

UNIVERSITÉ DE L'OUEST DE TIMIȘOARA
Faculté des Lettres, Histoire et Théologie
Chaire de français
Centre d'Études francophones
Centre d'Études romanes

AGAPES FRANCOPHONES

2021

Études de lettres francophones

Agapes Francophones 2021

UNIVERSITÉ DE L'OUEST DE TIMIȘOARA
Faculté des Lettres, Histoire et Théologie
Chaire de français
Centre d'Études francophones
Centre d'Études romanes

AGAPES FRANCOPHONES 2021

Études de lettres francophones

Actes de la XV^e édition
du Colloque International d'Études francophones CIEFT 2021
« **Frontière(s)** »
tenu à l'Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
les 19-20 mars 2021

Études réunies par

Ramona MALIȚA
Ioana MARCU
Vasile POPOVICI (président du CIEFT 2021)
Cristina TĂNASE



Editura Universității de Vest din Timișoara
Timișoara, 2021

Agapes Francophones 2021

Comité scientifique du volume *Agapes Francophones 2021*

Zineb ALI-BENALI, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, France
Georgiana BADEA, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
Philippe BASABOSE, Memorial University of Newfoundland, Canada
Isabelle DAUNAIS, Université McGill, Canada
Touriya FILI-TULLON, Université Lumière Lyon 2, France
Liliana-Cora FOȘALĂU, Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, Roumanie
Georges FRERIS, Université Aristote de Thessalonique, Grèce
Samia KASSAB-CHARFI, Université de Tunis, Tunisie
Peter G. KLAUS, Freie Universität Berlin, Allemagne
Nawel KRIM, Université Alger 2, Algérie
Ramona MALIȚA, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
Florina MATU, United States Air Force Academy, États-Unis
Christiane NDIAYE, Université de Montréal, Canada
Alexis NUSELOVICI, Aix-Marseille Université, France
Vasile POPOVICI, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
Andrzej RABSTYN, Université de Silésie à Katowice, Pologne
Ana Belén SOTO, Universidad Autónoma de Madrid, Espagne
Geza SZASZ, Université de Szeged, Hongrie
Anna SWOBODA, Université de Silésie à Katowice, Pologne
Eliana VAGALAU, Loyola University Chicago, États-Unis

Rédaction

Ramona MALIȚA, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
Ioana MARCU, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
Cristina TĂNASE, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie
Révision des résumés en anglais : Valentina MUREȘAN, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie

Éditeurs scientifiques

Centre d'Études francophones et Centre d'Études romanes de l'Université de l'Ouest de Timișoara
Adresse : 4 bd. Vasile Pârvan 300223 Timișoara, Roumanie
Website : <https://ciccre.uvt.ro/ro/csrt/agapes-francophones>

Disciplines : études littéraires françaises et francophones, linguistique, didactique du FLE, traductologie.

Tous les articles publiés dans ce volume ont été sélectionnés et évalués en double aveugle par les membres du comité scientifique.

Éditeur : Editura Universității de Vest din Timișoara

ISBN 978-973-125-885-0

ISSN 2810 – 5230

ISSN-L 2810 – 5230

Table des matières

Vasile POPOVICI, Avant-propos/9

Loredana PUNĞĂ, Allocution d'ouverture du CIEFT 2021/13

CONFÉRENCES PLÉNIÈRES

Astrid von BUSEKIST, Pour un pragmatisme des frontières/17

Simona MODREANU, Les Dogons. Immersion dans un village global/33

Jean-Marie SCHAEFFER, Fait et fiction : à propos d'une frontière et de ses points de passage/51

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Mykhailo BABARYKA, Poétisation des frontières intermédiatiques dans la *Théorie de l'information* d'A. Bellanger : établissement de la connexion à l'Internet comme site (topos) de transcription romanesque du numérique/65

Marjorie COLIN, Hybridité du théâtre beckettien : pour une transgression des frontières/75

Ioana-Rucsandra DASCĂLU, « Le corps-mémoire », lien entre l'Ouest et l'Est, dans *Thésée, sa vie nouvelle* de Camille de Toledo/87

Alexandra DĂRĂU-ȘTEFAN, L'abolition des frontières entre l'humain et l'animal dans le roman *Alma* de J.-M.G. Le Clézio/95

Roxana MAXIMILEAN, L'exil entre histoire individuelle et Histoire collective. Sylvie Germain, *Le vent reprend ses tours*/109

Jun MITA, L'intérieur en tant que frontière dans la vie. L'analyse du drame *Intérieur* (1894) de Maurice Maeterlinck/121

Andreea-Maria PREDA, Réalité et allégorie dans *La frontière* de Pascal Quignard/137

LITTÉRATURES FRANCOPHONES

Ana M. ALVES, Vassilis Alexakis : chemins croisés/151

Agapes Francophones 2021

M. Carme FIGUEROLA, Colette Fellous, une écriture à la lisière du genre autobiographique/165

Jacques Gerard KEUBEUNG FOKOU, L'étudiant noir et l'immigré : deux figures de l'altérité dans le roman africain francophone/179

Goucem Nadira KHODJA, Des textes, des hommes et des frontières. Étude de cas : *Léon l'africain* d'Amin Maalouf, *Body writing : Vie et mort de Karim Fatimi, écrivain (1968-2014)* de Mustapha Benfodil et 1994 d'Adlène Meddi/193

Gaël NDOMBI-SOW, Territoires de la non-fiction, poétique factographique et cafouillage des genres au prisme des documents et témoignages dans *La femme sans sépulture* d'Assia Djébar/207

Rafaela Renata de OLIVEIRA DA SILVA, Frontières et identités dans l'écriture d'Aminata Sow Fall, Ken Bugul et Fatou Diome/219

Gina PUICĂ, Histoire, idéologie, morale chez Virgil Tănase et Tzvetan Todorov. Nuances et interrogations/231

Souhila RAMDANE, Poétique de la transfrontalité dans les écrits d'Assia Djébar/243

Mohamed Lamine RHIMI, La transgénéricité romanesque d'Édouard Glissant. Une nouvelle esthétique des frontières/255

LINGUISTIQUE

Assia BELGHEDDOUCHE, Le parler berbère dans la région de Menasser en Algérie : quelles perceptions des frontières linguistiques par ses locuteurs ?/279

Aissa BOUSSIGA, Mise en mots des frontières dans l'espace urbain ou quand les langues font les territoires/295

Alina GANEA, 'Ce n'est pas moi qui le dis'. Formule discursive à la frontière entre l'autocensure et la responsabilité déléguée/309

Gabriela SCRIPNIC, Entre le dire et le ne pas dire – l'autocensure dans le discours ordinaire/323

NOTES DE LECTURE

Ileana Neli Eiben, Ioana Marcu (dir.), *Dialogues francophones*, n° 22-23/2019 (Andreea DOBRESCU)/337

Agapes Francophones 2021

Ileana Neli Eiben, Ioana Marcu (dir.), *Dialogues francophones*, n° 24/2020 (Claudiu GHERASIM)/341

David Diop, *La porte du voyage sans retour ou les cahiers secrets de Michel Adanson* (Iulia PĂDURE)/347

Tanguy Viel, *La fille qu'on appelle* (Andreea DOBRESCU)/348

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES /353

SOMMAIRES DES VOLUMES PRÉCÉDENTS/365

Vassilis Alexakis : chemins croisés

Ana M. ALVES
Instituto Politécnico de Bragança, Bragança & CLLC Aveiro
FLUP, Portugal
amalves@ipb.pt

Résumé. La littérature migrante, produite par des auteurs qui ont choisi le français comme langue d'écriture, et qui ont vécu l'expérience de la traversée des frontières et de l'installation dans un pays autre, vient enrichir la littérature française contemporaine. Notre propos est de comprendre, aujourd'hui, le parcours de Vassilis Alexakis, auteur qui illustre si bien la problématique identitaire, la double appartenance culturelle et linguistique au français et au grec.

Mots-clefs : intellectuels, frontière, exil, double identité, langue française.

Abstract. (Vassilis Alexakis: Crossroads). Migrant literature, produced by authors who have chosen French as their writing language, and who have lived the experience of crossing borders and settling in another country, enriches contemporary French literature. Our aim is to understand, today, the journey of Vassilis Alexakis, author who illustrates so well the problem of identity, the double cultural and linguistic affiliation to both French and Greek.

Keywords: intellectuals, border, exile, double identity, French language.

Je suis, et d'où je viens est mon seul but.
(Pasquali, 17)

L'œuvre de Vassilis Alexakis m'a particulièrement interpellée car il s'agit d'un écrivain qui, tout comme d'autres étrangers, venus d'ailleurs, a choisi la langue française comme langue d'adoption, mais, surtout, comme langue d'écriture. Bien que l'adoption de la langue française par ces écrivains ne soit pas inédite, « la période allant de 1946 à 2000 voit tout à la fois le phénomène s'amplifier et acquérir, au sein de la vie littéraire française, un nouveau statut » (Porra 2011, 19). Ils se retrouvent classés sur les étagères de bibliothèques tantôt dans la section littérature française (général), tantôt dans la littérature francophone ou bien encore dans la section de littérature migrante.

J'entreprendrai donc mon étude en essayant, tout d'abord, de découvrir si, de nos jours, il existe, en effet, une différence entre *littérature migrante* et *littérature francophone* avant de découvrir le cas spécifique de notre choix d'auteur Vassilis Alexakis qui nous entrainera

dans les méandres de la problématique identitaire, de la double appartenance culturelle et linguistique au français et au grec.

Or, la littérature migrante, longtemps considérée comme périphérique ou *mineure*, selon l'acception de Deleuze et Guattari, a fait son apparition dans les Lettres françaises émergeant, de la sorte, de nouveaux discours. D'après Deleuze et Guattari, « une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure » (29). Cette notion désignerait « les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande ou établie » (Deleuze et Guattari, 33-34). Selon les deux philosophes, la littérature mineure renvoie à trois caractéristiques majeures : « la déterritorialisation de la langue, le branchement de l'individuel sur l'immédiat-politique, l'agencement collectif de l'énonciation » (Deleuze et Guattari, 33). En fait, il est possible d'observer que tous les migrants, tous les auteurs exilés d'origine étrangère, qui rédigent en français et qui, dès lors, font donc partie de cette littérature mineure, sont surchargés d'une représentation qui n'est pas uniquement individuelle mais plutôt collective marquée par la langue, la culture et la littérature. Par la distance qui s'établit entre leur culture d'origine et leur culture d'adoption, les écrivains migrants deviennent, comme le souligne Julia Kristeva, à la fois « dépositaire[s] et témoin[s] » (25). La littérature mineure trouve donc ses origines dans ce parcours d'exil, de déterritorialisation, d'étrangeté, de déracinement.

La littérature migrante insiste « sur le mouvement, la dérive, les croisements multiples que suscite l'expérience de l'exil » (Nepveu, 234). Cette écriture, qui relève d'une multiplicité de croisements identitaires, est produite par des écrivains en situation d'entre-deux culturel. Comme le souligne Édouard Glissant, il s'agit d'une littérature qui se manifeste « dans une époque où elle produi[t] de l'épique nouveau et contemporain » (67). On se réfère à ces écrivains comme « communauté imaginée », un concept emprunté à Benedict Anderson, qui prend place dans le contexte d'une vaste réflexion portant sur l'appartenance nationale du fait littéraire, pour décrire un processus d'identification à partir duquel les individus se considèrent partie intégrante d'une communauté nationale. Or, il s'agit, pour Anderson, d'une communauté imaginaire dans laquelle les membres qui la composent ont le sentiment de faire partie de cet ensemble sans connaître « la plupart de leurs concitoyens » (18). Ainsi, ces écrivains allophones venus d'ailleurs, « passeurs de langue [...] passeurs de frontières » (Delbart 2005, 115) ne s'inscrivent plus ou s'inscrivent difficilement dans l'histoire littéraire nationale et se voient, dès lors, catalogués, rangés, non dans la bibliothèque nationale, mais dans la littérature dite « francophone ».

Cette division marque un écart qui paraît caractériser les littératures francophones et la littérature française comme le souligne Jean-Marc Moura, lorsqu'il affirme : « le clivage est bien affirmé entre la littérature française, éléments notoires du patrimoine et du prestige de la nation, et les littératures francophones. » (2011, 30). Cette remise en cause dénonce la mise en marge du corpus francophone par l'institution littéraire française entraînant ainsi la création « au sein des littératures de langue française, [d']une catégorie non homogène où se verraient relégués les écrivains nés hors de France et/ou nourris d'une culture différente » (Moura 2011, 30) les estimant moins légitimes. D'après Moura, « il s'agirait non seulement d'un ghetto, mais l'établissement des frontières entre "littérature française" et "littératures francophones" reviendrait souvent à considérer que de l'une à l'autre se produit une perte d'importance symbolique » (2011, 30). Selon Lise Gauvin, cette gestion *symbolique* de la marge se caractérise par « deux extrêmes que sont l'intégration pure et simple au corpus français et la revalorisation exclusive de l'exotisme » (Gauvin 1997, 9).

Ce clivage est encore plus important lorsque l'on ajoute les écrivains allophones n'ayant aucun rapport vécu, proche ou lointain, personnel ou collectif à l'histoire coloniale de la France. Dans ce cas particulier, il s'agit d'écrivains qui décident de recourir à « une langue sans tabous » et de « témoigner dans la langue de la liberté » (Delbart 2005, 130), une langue pour laquelle ils nourrissent « une passion exacerbée [...] devenue l'outil de l'expression écrite » (68). Ces écrivains qui n'avaient jusqu'alors aucune attache à la langue et à la culture françaises sont reconnus et deviennent acteurs à part entière dans un milieu qui leur était étranger. À propos de ce clivage, Jean-Marc Moura rappelle l'anecdote de l'écrivain algérien Abdelkader Djemaï, qui affirmait : « Quand un Espagnol (Jorge Semprun), un Tchèque (Milan Kundera), un Anglais (Theodore Zeldin) ou un Grec (Vassilis Alexakis) s'exprime et écrit en français, on dit : "C'est un cosmopolite". Quand il s'agit d'un Algérien ou d'un Sénégalais, on s'écrie : "Voilà un immigré !" » (2007, 30).

Or, comme le remarquent Paul Aron et Alain Viala, « intégrer les études francophones dans l'histoire de la littérature française, ou "francophoniser" celle-ci, permettr[ait] de dépasser les relents nationalistes de l'histoire littéraire » (2005, 117). Histoire littéraire qui a fortement été mise en cause sur ces fondements, sur sa hiérarchie par les écrivains de la génération des années 70. La littérature française conçue par des auteurs étrangers marque considérablement le tournant du siècle. Ils s'approprient la langue française et l'utilisent en littérature afin de transformer « leur tourment de langage en imaginaire des langues » (Gauvin 2004, 335).

À partir du 16 mars 2007 et l'avènement du « Manifeste pour une littérature-monde en français », publié dans le journal *Le Monde*, « l'acte de décès de la francophonie » (Le Bris et *al.*) est unilatéralement annoncé, dénonçant « l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale » (*Ibid.*). D'après Anne-Rosine Delbart cette « proposition d'une littérature-monde participe explicitement de la volonté de délier le pacte langue-nation et s'affiche comme le substitut idéal à la trop contestée étiquette de littérature francophone » (2010, 107) qui, comme le soulignent Michel Le Bris et Jean Rouaud, « est devenue un obstacle, entérine une ségrégation » (2007b, 45).

Les auteurs du manifeste, connu aussi sous le nom de « Manifeste des 44 », avec à leur tête Michel Le Bris, fondateur du festival *Étonnants voyageurs*, décrétaient la fin de la position centrale et dominante de la littérature française, légitimant de la sorte la destitution immédiate de ce qu'on a longtemps appelé « littérature francophone » perçue comme obsolète, « pittoresque » (Le Bris et Rouaud 2007b, 34), « exotique » (34), héritée de l'empire colonial français.

Or, pour Véronique Porra, « la littérature-monde en français est [...] avant tout conçue comme une anti-francophonie, un concept de substitution et surtout comme la fin des systèmes de légitimation et d'assignations littéraires en vigueur » (2008, 35). Porra soutient que le « Manifeste pour une littérature-monde en français » se fonde sur « un mouvement de refus des structures et des discours existants qui se double d'un mouvement d'affirmation d'une nouveauté postulée » (2008, 35). Par ailleurs, Lise Gauvin défend que la nouveauté de ce « Manifeste » « paraît venue d'une renaissance, d'un dialogue dans un vaste ensemble polyphonique, sans souci d'on ne sait quel combat pour ou contre la prééminence de telle ou telle langue, ou d'un quelconque impérialisme culturel » (2010, 175).

En fait, il ne « s'agit donc en rien [...] de promouvoir quelque impérialisme linguistique au détriment de telle ou telle autre langue [...] [mais de] libérer la langue de son pacte avec la nation [...] de sorte que la langue, libérée, devienne l'affaire de tous, en tous lieux » (Le Bris et Rouaud 2007b, 46-47). Le but de cette renaissance est de permettre l'avènement « d'une littérature aventureuse, voyageuse, ouverte sur le monde » (Le Bris et Rouaud 2007b, 25).

Véronique Porra défend que le « Manifeste pour une littérature-monde en français » expose « Le Bris et certains signataires au reproche d'impérialisme occidental ainsi qu'au reproche de se plier – entre autres par les attaques contre les altermondialistes – aux tendances de la mondialisation, et ce bien qu'ils se défendent de réduire la culture à des

pratiques globalisées » (2008, 51). L'anti-Manifeste intitulé *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature-monde* (2008) de Camille de Toledo est, à cet égard, l'exemple le plus criant des critiques adressées aux signataires et à Le Bris et Rouaud. Toledo, pseudonyme d'Alexis Mital, trace ce qu'il nomme « l'offensive des géants » de la littérature de langue française. L'auteur de cet anti-Manifeste oppose les écrivains « voyageurs » aux « écrivains de chambre » (Toledo, 17), ce qui démontrerait que « les signataires feraient preuve d'une grande naïveté » (Gauvin 2009, 5), perpétuant une illusion, dressant « la périphérie contre le centre [...] désormais partout, aux quatre coins de la planète ». (5). Encore faudrait-il, selon Gauvin, que « pour que cette pluralité de centres puisse vraiment exister, que le système de reconnaissance de langue française puisse accueillir » (2009, 5) et elle reprend les mots de Toledo – « à égalité de chances, les livres écrits ici et ailleurs » (2009, 5). Toledo est convaincu « qu'il n'y a pas à choisir, il n'y a qu'à osciller » (2008, 51), qu'il faut ouvrir les portes à « une histoire non plus française, mais hybride » (2008, 53).

D'après Toledo « à aucun moment, les signataires [du manifeste] ne sortent du système de reconnaissance qu'ils critiquent. Plus ils le dénoncent, plus ils lui donnent de l'importance » (67). À ce titre, rappelons qu'ils partent explicitement du constat de la délivrance de prix littéraires à des auteurs porteurs d'« une clameur venue d'ailleurs » (Le Bris et Rouaud 2007b, 21), relégués habituellement dans les marges, mais publiés « par de grandes maisons parisiennes » (Gauvin 2009, 5). Michel Le Bris hyperbolise la signification de l'attribution de ces prix en affirmant que « plus tard, on dira peut-être que ce fut un moment historique : pour la première fois dans la vie littéraire française, cinq des sept principaux prix littéraires de l'automne décernés à quatre de ces auteurs que l'on dit d'ordinaire, avec un rien de condescendance, "francophones" » (2007b, 23). Cet engouement pour des écrivains d'outre-France qui s'étaient vu décernés à l'automne 2006 les Prix Goncourt, Grand Prix du roman de l'Académie française, Renaudot, Femina, Goncourt des lycéens, paraît bouleverser le milieu littéraire. Idée reçue qui, d'après José Domingues de Almeida, « voudrait que cette accumulation de prix accordés à des écrivains issus "d'outre-France" – qu'ils soient francophones ou allophones –, signal[ait] un tournant qualitatif décisif dans la périodisation des écritures littéraires en français. En fait, il n'en est rien » (30). Véronique Porra pointait déjà cette idée lorsqu'elle soulignait que cette remise de prix qui marque l'automne « n'est pas un phénomène nouveau » (2008, 38). Elle attirait l'attention sur le fait que « depuis longtemps, les prix d'automne couronnent des auteurs allophones d'expression française ou des auteurs francophones » (Porra 2008, 38).

Rappelons à ce titre une distinction, qui représentaient une première en décernant le Prix Médicis à deux écrivains étrangers qui avaient choisi comme langue d'écriture le français. Cette reconnaissance a été, en effet, accordée au Grec Vassilis Alexakis pour *La Langue maternelle* et au Russe Andreï Makine pour *Le Testament français* en 1995. Comme le témoigne Véronique Porra :

si l'on peut aspirer à la liberté d'écriture, à l'égalité face au jugement de la critique et des institutions, à la fraternité mondiale des littératures, on ne peut nier les faits : à savoir que la dialectique centre-périphérie n'est pas seulement une création du système francophone, mais un modèle entretenu par les différences fondamentales que l'on constate entre par exemple les œuvres francophones fondamentalement marquées par l'habitus postcolonial (posture de subversion – centrifuge –, discours de l'altérité et de la marge) et les littératures produites par la plupart des auteurs allophones d'expression française (posture d'orthodoxie, reproduction des discours et des valeurs du centre – centripète –, discours de l'altérité et de l'intégration). (2008, 45).

Pour Véronique Porra, force est de constater que le manifeste « a eu pour mérite de médiatiser un certain nombre de dysfonctionnements du "système littéraire francophone" » (51). Par ailleurs, la chercheuse ajoute qu'il importe de « mettre en évidence un malaise profond des auteurs, en particulier du fait de la persistance de la relation centre-périphérie qui continue d'imprimer son sceau aux littératures d'expression française » (51). Le « Manifeste pour une littérature-monde en français » reste ouvert vu qu'il a occasionné le débat et a produit « un discours, qui jusqu'à tout récemment encore, était, pour bon nombre d'écrivains, de l'ordre du tabou, tout simplement parce que de telles considérations portaient atteinte au mythe de la liberté du créateur » (Porra 2008, 52).

Or, ces écrivains qui de fait écrivent en français, dans des conditions qui vont de l'exil politique pur et simple, à la migration ou à l'écriture sur place, finissent par mettre en avant un questionnement identitaire qui peut passer par le vécu de l'identité hybride dans le pays d'accueil. D'une part, ils racontent leur parcours d'errance, d'exil, de croisement de frontières, de perte de repères. D'autre part, ils partagent leurs émotions face à l'appropriation, à l'intégration dans un nouvel espace géographique, face à la problématique de l'apprentissage d'une langue, face à la construction d'identités nouvelles, à la découverte de « l'autre » (Todorov, 11). D'après Julia Kristeva, l'écrivain transculturel, venu d'ailleurs, vit le « cosmopolitisme des écorchés » (25). Pris dans cet ancrage culturel marqué par cet entre-deux, par cette double appartenance, il voit dans « l'exil, la possibilité ou la nécessité d'être

étranger et de vivre à l'étranger, préfigurant ainsi l'art de vivre d'une ère moderne » (Kristeva, 25). Cet écrivain est alors classé dans les étagères de la littérature migrante, littérature qui caractérise tous ceux qui sont en déplacement, en mouvement, tous ceux qui ont traversé la frontière à la recherche d'une nouvelle ouverture, d'une pluralité d'expériences, d'un nouveau monde dans lequel ils se réinventent. Nous pouvons alors « ranger » dans ces rayons de littérature migrante, qui révèlent la richesse et la pluralité des imaginaires de l'espace littéraire, une profusion d'écrivains tous allophones électifs tels Cioran, Huston, Todorov, Agota Kristof, Kundera, Jorge Semprun, Michel del Castillo, Amin Maalouf, Julia Kristeva, etc. Ces écrivains voient l'expérience migrante soit comme source de créativité qui leur permet « de fonctionner, et notamment d'écrire » (Sebbar et Huston, 193) soit comme un catalyseur « de friction, d'angoisse, de malheur » (Huston, 61).

Parmi ces écrivains se trouve également le Grec Vassilis Alexakis qui se présente comme un « écrivain de langue française [...] [e]t de langue grecque » (Bessy, 256). Questionné sur la position de certains écrivains étrangers face au manifeste « Pour une Littérature-monde en français », Vassilis affirme :

Pendant longtemps il y a eu une tendance à sous-estimer la littérature écrite en français par des étrangers. Le mot même de francophonie est très ambigu ; il est chargé de connotations condescendantes ou exotiques. Je ne suis pas francophone mais hellénophone. Je n'ai que la nationalité grecque et je suis écrivain de langue française et de langue grecque. (Pradal, 8).

Alexakis refuse d'être classé, c'est pourquoi il ne figure d'ailleurs pas parmi les auteurs qui ont signé le manifeste car il « trouve complètement ridicule l'étiquette "Littérature-monde" » (Bessy, 256). D'après lui, elle est « nulle » (256). Alexakis prétend que la littérature se joue au-delà de toutes frontières ; c'est pourquoi il affirme que « Personne n'a le droit de mettre des étiquettes sur les livres littéraires. Ce sont ou des livres littéraires ou pas » (Bessy, 256). L'écrivain grec montre combien il est déçu, ce qui le conduit d'ailleurs à affirmer :

Tant pis si certains Français ne comprennent pas qu'on puisse écrire dans une langue étrangère par goût, délibérément. Tant pis s'ils considèrent que les ouvrages écrits par des étrangers en français ne méritent l'attention que s'ils garantissent le dépaysement. Tant pis si je dois m'entendre poser, jusqu'à la fin de mes jours, la question : – Ah bon ? Vous écrivez en français ? (Alexakis 1997, 250)

Se démarquant, de la sorte, d'un groupe unique, refusant d'être assigné à une étiquette, Alexakis avoue dans *Contrôle d'identité* : « J'ai toujours eu

cette attitude à l'égard des groupes, je me suis toujours arrangé pour ne pas en faire partie » (1985, 31). Cette attitude ne lui a cependant pas évité la reconnaissance de grandes instances littéraires qui lui ont remis, à plusieurs reprises, des prix littéraires tels que les Prix Alexandre Vialatte en 1992 et Albert Camus en 1993 pour son roman *Avant*. En 1995, il se voit attribuer le Médicis pour *La Langue maternelle*, et en 1997 le Prix de la Nouvelle de l'Académie française pour son premier recueil de nouvelles *Papa*. En 2007 son roman *Ap. J.-C.* lui vaut le Grand Prix du Roman de l'Académie française. Finalement, Alexakis est nommé lauréat du Prix de la Langue française en 2012 pour la totalité de son œuvre

Dès 1967, Alexakis avait commencé à écrire ses textes en français, mais son approche à la langue et à la littérature françaises avait été encouragé par sa mère qui sera d'ailleurs, comme il le témoigne dans *Paris-Athènes*, « son premier conseiller littéraire » (1997, 133). Elle lui avait fait suivre des cours de français à l'Institut Français d'Athènes et au lycée Léonin, pris en main en 1907 par les Frères Maristes, à Nea Smyrni, au sud d'Athènes. Cette approche à la langue se développera lors de son séjour de trois ans à Lille, à l'âge de dix-sept ans, où il était venu poursuivre ses études de journalisme par le biais d'une bourse d'études. Ce séjour à Lille est évoqué quelques années plus tard, lorsqu'il rappelle son attachement à la langue française : « Je n'avais pas envie non plus de me séparer du français. Je me rendais compte que l'acquisition la plus importante que j'avais faite à Lille, c'était cette langue. J'avais déjà subi son charme » (Alexakis 1997, 213). C'est à travers le français qu'il « avai[t] trouvé [s]a façon d'écrire, qu'[il s]'était[t] trouvé » (255).

Après ces trois ans d'études à Lille, il rentre en Grèce pour faire son service militaire dans les services cinématographiques que l'armée vient de créer. En avril 1967 a lieu un coup d'état militaire connu sous le nom de « dictature des colonels ». Cet événement l'empêche d'envisager une carrière en Grèce, et il se voit donc contraint de quitter le pays et décide de regagner la France. Son exil commencera en 1968, date à laquelle il arrive à Paris et reprend son travail autour de la langue française, langue qui d'après lui « présente toujours les choses sous un angle positif, quitte à se dédire aussitôt après » (Alexakis 2002, 75). Alexakis reconnaît dans *Paris-Athènes* que « le français a augmenté [s]on plaisir, il [lui] a ouvert de nouveaux espaces de liberté » (1997, 14). L'auteur ajoute à ce propos : « Je ne prétends pas seulement connaître le français, je prétends que le français me connai[sse] aussi » (14). La question identitaire est ici marquée par le dialogue interculturel. On croirait entendre dans la pensée d'Alexakis un écho de ce que défendait Bakhtine lorsqu'il affirmait « poser à la culture étrangère des questions nouvelles qu'elle-même ne se posait pas [...] questions qui sont les nôtres, la culture étrangère nous répond,

nous dévoilant ses aspects nouveaux, ses profondeurs nouvelles de sens » (1984, 348). Cette ouverture à l'autre, au dialogue entre cultures est justifiée par l'auteur dans *Les Mots étrangers* : « Je ne me serais jamais si bien adapté au français si ma langue maternelle avait été moins disposée au dialogue » (Alexakis 2002, 149). Alexakis parle de « l'illusion d'un nouveau départ » (55) qui peut être interprété comme renaissance et reconnaissance de soi à partir de la connaissance de l'autre, de l'apprentissage de la langue et de l'adaptation à une nouvelle culture.

L'écrivain décide alors de porter un grand intérêt à la langue française car il est convaincu que « les langues [nous] rendent l'intérêt que [nous] leur port[ons]. Elles ne [nous] racontent des histoires que pour [nous] encourager à dire les [nôtres]. Les mots étrangers ont du cœur. Ils sont émus par la plus modeste phrase que vous écrivez dans leur langue, et tant pis si elle est pleine de fautes » (Alexakis 2002, 320).

Cette nouvelle langue demande une approche patiente, sereine, persévérante, ce qui nous rappelle le célèbre « apprivoise-moi », dialogue entre le renard et le *Petit-Prince* de Saint-Exupéry. En effet, il est nécessaire que des liens soient créés, qu'une confiance soit construite pour que puisse naître une nouvelle expérience ; c'est pourquoi Alexakis déclare : « Je m'imagine peut-être que les mots sont des animaux sauvages qu'il faut apprivoiser ? Je cherche autant à les connaître qu'à me faire connaître d'eux » (2002, 77). Il s'engage alors à travailler en douceur ce qui le mène à affirmer : « Je ne sais pas comment je vais commencer, mais je sais que j'aimerais finir par des mots étrangers. Comment ne pas me reconnaître dans un récit qui commencerait dans une langue et qui finirait dans une autre ? » (295). Le choix de la langue française s'est donc fait sereinement : ce qu'il avoue dans son récit autobiographique *Paris-Athènes* lorsqu'il parle de son désir de publier :

Mon principal objectif était bien entendu de publier un roman. Je ne savais pas si j'en étais capable, je n'avais aucune idée de roman en tête, mais j'avais hâte d'essayer. Paris me donnait la possibilité de le faire en toute liberté. Je rêvais déjà de sa publication, à Paris naturellement. Pas un instant je n'ai songé à l'écrire en grec. Mon métier m'obligeait à m'exprimer quotidiennement en français [...] Le français s'est substitué à ma langue maternelle. Je n'ai nullement eu le sentiment de transgresser une loi ou d'accomplir une performance en écrivant ce roman directement en français. (Alexakis 1989, 217).

Comme il le témoigne dans cet extrait, le contact quotidien avec la langue française se fait dans son environnement de travail où il développe son action en tant que dessinateur humoristique et publie en Grèce des dessins politiques prenant position contre la dictature. Ses dessins seront plus tard publiés dans le magazine *Art* et dans *La Quinzaine littéraire*. Il

commence alors sa carrière de journaliste devenant chroniqueur à *La Croix*, vend des entretiens au *Figaro* et dans *Le Monde des livres*, il devient plus performant dans son usage de la langue. Dans un entretien avec Thierry Guichard, rédacteur du mensuel *Matricule des Anges*, il confirme que le journalisme « a été une école d'apprentissage du français » (Guichard 2007a, 16). À ce propos, il ajoute : « je crois que c'est très bien de passer par le journalisme. C'est une ouverture aux autres, au monde. Tu vois des gens, tu essaies de les faire parler. Ce côté enquête, je l'utilise dans quelques-uns de mes bouquins » (Guichard 2007a, 16). Ce contact quotidien avec la presse française lui a permis donc, comme il le reconnaît dans *Paris-Athènes*, « une relation plus intime avec la langue française que la plupart des écrivains étrangers vivant en France » (Alexakis 1989, 217).

Le décollage de sa carrière littéraire se fera avec *Sandwich*, premier roman écrit en français qu'il considère « un roman entre guillemets » (Alexakis 2005, 117). Ce roman, écrit en 1974, année également marquée par la fin de la dictature en Grèce, signale le début d'un aller-retour entre *Paris-Athènes* ; titre qu'il donne d'ailleurs à un texte autobiographique publié en 1989 lui aussi en français et qu'il explique de la sorte :

Il me reste des premières années vécues en France comme une rancune. Il est difficile d'être heureux là où on l'a été si peu. Je comprends, je crois comprendre en tout cas, pourquoi j'ai préféré intituler ce récit *Paris-Athènes*, plutôt qu'Athènes-Paris : j'avais besoin d'indiquer dans quel sens ce voyage m'était agréable. (Alexakis 1997, 181-182).

Ce texte qui le transporte dans un va-et-vient entre deux cultures et deux langues, personnifie l'écrivain de l'entre-deux et reprend le débat autour du thème de l'identité, de la langue d'écriture, du multiculturalisme, de l'exil, de la rupture avec la famille, de l'apprentissage d'une langue étrangère, thèmes qui sont chers à l'auteur. Alexakis a la particularité d'avoir choisi de s'installer dans cet aller-retour permanent, d'un espace à l'autre, d'une culture à l'autre, entre la Grèce et la France, mais aussi entre le français et le grec, car d'après lui « les langues elles-mêmes sont le fruit d'un dialogue avec d'autres cultures » (Guichard 2007b, 22). Alexakis justifie d'ailleurs son choix bilingue quand il affirme : « J'ai décidé de me reconnaître dans les deux langues, et cela veut dire qu'au fond, il n'y a jamais qu'une seule langue, celle de la littérature » (1997, 19). Dans *Paris-Athènes*, l'auteur « s'interroge sur les mots grecs, les mots français, leurs différences. Ce livre est le premier qui soit truffé de mots grecs » (19). À propos du sujet de ce livre, qui est le reflet de son parcours linguistique d'une langue à l'autre, Alexakis avoue :

« Peut-être avais-je l'idée que la manière de dépasser mes problèmes intérieurs, c'était de convaincre tous les Français d'apprendre le grec. J'ai peut-être la volonté sournoise d'enseignement du grec aux Français... » (19).

Le choix de cet entre-deux langues est encore renforcé lorsqu'il affirme :

Il y a d'abord eu la période française. J'ai écrit en français les trois premiers romans, où le contact avec la langue est encore relativement distant. Il m'est plus facile de faire de l'humour en français, du coup ce sont des livres plus légers. Il y a, ensuite, un virage avec *Talgo*, le premier livre écrit en grec où je fais la preuve que ma manière d'écrire reste la même en passant d'une langue à l'autre, que je ne trahis aucune des deux langues et qu'aucune ne me trahit. (Alexakis 1997, 18).

Cette période française, dont l'auteur nous parle dans cet extrait, est marquée par les romans *Sandwich* (1974), *Les Girls de City-Boum-Boum* (1975), *La Tête du chat* (1978). En 1981, *Talgo* est publié en grec à Athènes et sera traduit par l'auteur et publié à Paris en 1983. À propos de ce roman, Alexakis souligne : « [ce livre] m'a réconcilié avec la Grèce et avec moi-même. Il m'a rendu mon identité grecque. Je pouvais désormais me regarder sereinement dans la glace » (1997, 93). *Talgo* marque, en effet, le retour d'Alexakis à la langue maternelle avec laquelle il avait pris de la distance depuis son exil à Paris. Il a dû, comme il le témoigne, « ouvrir le dictionnaire [...] pour réapprendre le grec » (Guichard 2007b, 19). Ce tournant vers sa langue maternelle le fait percevoir sa condition de non appartenance, errant, perdu dans un entre-deux ce qui le mène à affirmer : « Moi, je transporte le vide : je suis le chargé de mission du vide, l'ambassadeur du vide, l'envoyé spécial du vide : mon véritable pays est le vide » (Alexakis 1983, 87-88).

Cette prise de conscience d'absence de repères le transporte lentement vers un retour au passé avec lequel il reprend contact comme si une partie de lui-même avait subitement émergé du fin fond de son être pour faire ressortir son identité grecque. Ses racines sont interpellées car, comme il le rappelle dans *Paris-Athènes*, « on appartient fatalement au lieu de son enfance » (Alexakis 1997, 47). Le souvenir de son pays natal se fait encore présent lorsqu'il avoue : « je n'aimerais pas que la mort me surprenne à Paris : je serais bien malheureux si je ne pouvais plus jamais rentrer en Grèce. Je serais un mort bien malheureux. » (188).

Dans *Paris-Athènes*, l'auteur cherche à expliquer le choix de son bilinguisme tout en présentant une vision rétrospective d'un aller-retour partagé entre la France et la Grèce :

Agapes Francophones 2021

Le français m'avait fait oublier une partie de mon histoire, il m'avait entraîné à la frontière de moi-même. Je n'écrivais en français que des histoires fondées sur le présent, ou imaginaires. J'avais trente-cinq ans. J'eus le besoin de me souvenir, de revenir au cœur de moi-même, de me raconter une histoire grecque [...] J'étais curieux de voir quel genre de livre naîtrait des retrouvailles avec ma langue. Serait-il semblable à ceux que j'avais écrits en français ? Je n'ai pas l'impression qu'il soit très différent. Il doit certainement davantage à ma mémoire qu'à mon imagination [...]. Il me semble que ce roman porte la trace de l'émotion que j'ai ressentie quand, après tant d'années, j'ai sorti la machine à écrire grecque de sa boîte [...]. Chaque fois que mon regard se posait sur la machine à écrire grecque enfermée dans sa boîte, sous la table, j'avais le cafard. Je pris la décision de traduire certains de mes articles et de les envoyer à divers journaux à Athènes. J'entendais renouer ainsi avec ma langue, assurer en quelque sorte la survie de mon double. (Alexakis 1994, 242-243).

Cet extrait montre combien l'auteur cherche à rétablir un pont entre sa culture source et celle qu'il a adoptée. Ce virage vers sa langue maternelle est encore souligné par Alexakis lorsqu'il tient, encore une fois, à justifier son aller-retour entre deux langues :

Je cherchais mes mots et, souvent, le premier mot qui me venait à l'esprit était français. Le génitif pluriel me posait parfois de sérieux problèmes. Mon grec s'était sclérosé, rouillé. Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal à m'en servir, comme d'une machine dont j'aurais égaré le mode d'emploi. Je me suis aperçu en même temps que la langue avait énormément changé depuis que je l'avais quittée, qu'elle s'était débarrassée de beaucoup de mots et avait créé d'innombrables nouveautés, surtout après la fin de la dictature. Il a donc fallu que je réapprenne, en quelque sorte, ma langue maternelle [...]. Je continuais cependant à écrire en français. Je le faisais par habitude et par goût. (Alexakis 1997, 242-243)

Le français comme le grec ! Les deux langues ont la gentillesse de me proposer des choses qui vont dans le sens de l'histoire. Qui vont dans mon sens. (Guichard 2007b, 20).

In fine, Alexakis semble s'être fait à l'idée que son travail en tant que romancier et auto-traducteur se fera dans cet entre-deux langues. L'auteur assume ses deux identités, c'est pourquoi il décide « d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager [s]a vie entre Paris et Athènes » (Alexakis 1997, 248). Ce croisement bilingue, ce « dialogue mystérieux que chaque auteur entretient avec les mots » (Alexakis 2010, 332) est bien présent chez l'auteur dans *Paris-Athènes* (1989), *La Langue maternelle* (1995), *Les Mots étrangers* (2002), *Le Premier Mot* (2010). Or, le grec et le français, langue maternelle et langue d'adoption font entièrement partie de l'écriture d'Alexakis qui avoue avoir « choisi la langue en fonction des personnages » (Bessy, 241). L'auteur est alors convaincu que, « si [s]es personnages sont

grecs, même s'ils vivent à Paris, si leur langue naturelle est le grec, [il] écri[t] en grec. Parce que sinon, [il] ne peu[t] pas croire à [s]a propre histoire » (Bessy, 241). En outre, Alexakis est persuadé que nous « sommes des enfants d'une langue » (Alexakis 1995, 371), identité qu'il « revendique » (*Ibid.*) d'ailleurs lorsqu'il affirme « j'écris pour convaincre les mots de m'adopter » (*Ibid.*). Alors, « en voyageant ainsi d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un moi à l'autre, [dit-il] j'ai trouvé un certain équilibre » (Alexakis 1979, 29).

Bibliographie

Textes de référence

- ALEXAKIS, Vassilis, *Talgo*, Paris, Seuil, 1983.
ALEXAKIS, Vassilis, *Contrôle d'identité*, Paris, Seuil, 1985.
ALEXAKIS, Vassilis, *Paris-Athènes*, Paris, Fayard, 1997, [1989].
ALEXAKIS, Vassilis, *La Langue maternelle*, Paris, Fayard, 1995.
ALEXAKIS, Vassilis, *Le Premier mot*, Paris, Stock, 2010.
ALEXAKIS, Vassilis, *Les mots étrangers*, Paris, Stock, 2002.
ALEXAKIS, Vassilis, *Je t'oublierai tous les jours*, Paris, Stock, 2005.

Ouvrages critiques

- ALMEIDA, José Domingues de, « Statut de la langue dans *Syngue Sabour* s'Atiq Rahimi. Emprunt du français pour dire la patience » in *Intercâmbio* (Revue d'Études Françaises), II série, n° 4, 2011, pp. 29-37.
ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
ARON, Paul et Viala, Alain, *L'enseignement littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2005.
BAKHTINE, Mikhail, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.
BESSY, Marianne, *Vassilis Alexakis : Exorciser l'exil*, Amsterdam, Rodopi, 2011.
DELBART, Anne-Rosine, *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*, Paris, Pulim, 2005.
DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minitext, 1975.
GAUVIN, Lise, *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Éditions Karthala, 1997.
GAUVIN, Lise, *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 2004.
GAUVIN, Lise (dir.), *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*, Montréal, Hurtubise, 2010.
GAUVIN, Lise, « Les illusions de la littérature-monde » in *Le Devoir*, 17 janvier 2009, p. 5.
GLISSANT, Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996.
GUICHARD, Thierry, « Athènes sur Seine », entretien avec Vassilis Alexakis, in *Le Matricule des anges*, n° 85, juillet-août, 2007a, pp. 14-17.
GUICHARD, Thierry, « La Grèce en héritage », entretien avec Vassilis Alexakis, in *Le Matricule des Anges*, n° 85, juillet-août, 2007b, pp. 18-23.
HUSTON, Nancy, *Nord perdu suivi de Douze France*, Paris-Montréal, Actes Sud-Leméac, 1999.

Agapes Francophones 2021

- KRISTEVA, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.
- LE BRIS, Michel et al., « Manifeste pour une littérature-monde en français » in *Le Monde*, 16 mars, 2007a.
- LE BRIS, Michel et ROUAUD, Jean (dir.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007b.
- MOURA, Jean-Marc, « Littérature et postcolonialismes » in *Mouvements*, HS°1, 2011, pp. 29-35.
- NEPVEU, Pierre, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988.
- PASQUALI, Adrien, *Éloge du migrant*, Lausanne, L'Aire, 1984.
- PORRA, Véronique, « Pour une littérature-monde en français. Les limites d'un discours utopique » in *Intercâmbio* (Revue d'Études Françaises), série II, n° 1, 2008, pp. 33-54.
- PORRA, Véronique, *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*, Hildesheim, Georg Olms Verlag, 2011.
- PRADAL, François, « Entretien avec Vassilis Alexakis : "L'Imagination joue un rôle fondamental dans l'apprentissage des langues" » in *Le Français dans le monde*, n° 355, 2008, pp. 8-9.
- SEBBAR, Leila et HUSTON, Nancy, *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, Paris, Barrault, 1986.
- TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- TOLEDO, Camille de, *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature-monde*, Paris, PUF, 2008.

Sitographie

- DELBART, Anne-Rosine, « Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité ? » in *Carnets. Revue électronique d'études françaises*, Première Série - 2 Numéro Spécial, 2010 [En ligne] URL : <http://journals.openedition.org/carnets/5006> (page consultée le 10 décembre 2020).